

La Maison-Dieu, 214, 1998/2, 85-102

Robert NEAU

PSYCHOLOGIE ET SACREMENT DE RÉCONCILIATION

DISTINGUER POUR MIEUX UNIR

PRÊTRE et médecin, je pratique, chaque jour, quelques psychothérapies ; de temps en temps je donne le sacrement de réconciliation, et enfin j'accompagne régulièrement, au niveau spirituel, des personnes et des groupes. C'est à partir de cette expérience que je vous propose cet article.

RÉFLEXION FONDAMENTALE SUR L'HOMME-PÉCHEUR-PARDONNÉ

Pour aborder sérieusement le problème, je pense qu'il convient de dépasser la question des comportements, pour envisager une anthropologie fondamentale concernant :

- l'Homme,
- le Péché,
- et le Pardon.

Dans chaque chapitre, nous garderons les deux termes du sous-titre « Distinguer », « pour mieux unir ».

Quel est l'homme dont nous parlons ?

Distinguer

• Il est important, tout d'abord, de mettre en garde contre un dualisme toujours menaçant. Dans ce dualisme on voudrait pouvoir séparer nettement l'humain du divin, la culpabilité du péché, le guérir du sauver, en confiant le divin au prêtre et l'humain au médecin. Cette structure est contestable pour diverses raisons :

– C'est une séparation impossible, qui ne respecte pas le sujet dans sa globalité.

Un aumônier d'hôpital me racontait un jour qu'il avait rencontré un médecin qui sortait de la chambre d'un malade gravement atteint en lui disant : « Mon père, je ne peux plus rien pour lui, à vous de faire votre travail ! » Le médecin n'est pas fait uniquement pour le corps et l'aumônier n'est pas seulement au service de l'âme. Encore actuellement, ce dualisme est bien vivant.

– Par ailleurs, ce dualisme manifeste souvent une concurrence mutilante. Quand une mère abbesse n'est pas favorable à un travail psychothérapique, il est impossible d'entreprendre quoi que ce soit dans son monastère, en ce domaine. Inversement, quand un psychothérapeute ridiculise la vie religieuse en la ramenant à un délire ou à une illusion, la psychothérapie risque fort d'être manquée.

Dans cette structure, on voudrait séparer le péché de la maladie, et la grâce de la psychologie, mais c'est une entreprise vaine ; il faut avoir recours à d'autres structures qui respectent davantage la dimension relationnelle.

• Envisageons tout d'abord une première structure ternaire. En paraphrasant les « trois ordres » de Pascal (les ordres de la chair, de l'esprit et de la charité), nous pourrions distinguer trois niveaux :

- la Foi,
- les Relations,

– le Corps.

À chaque niveau correspond une technique différente et un intervenant différent :

– Si le corps est angoissé ou dépressif, un médecin peut intervenir pour donner les médicaments qui peuvent aider.

– Pour les problèmes relationnels, il est bon de consulter un psychothérapeute, qui peut débloquer les relations et ouvrir le réseau relationnel inhibé.

– Enfin, on peut rencontrer un père spirituel ou un prêtre qui peut donner le sacrement de réconciliation. (Je parle plus volontiers de père spirituel que de directeur ou d'accompagnateur spirituel, parce que je considère que le terme de père garde tout son poids, surtout quand il s'agit de pardon.)

À chaque niveau correspond un intervenant, et ce serait présomption que de négliger l'un ou l'autre :

– Dire à un dépressif : « Prie davantage et tout ira bien » est une maladresse grave.

– Refuser d'aller voir un psychothérapeute parce qu'il va faire « remonter des choses, contraires à la morale, qu'il vaut mieux oublier », est une erreur, car le plus souvent c'est la possibilité de dire, enfin, le « refoulé », inconsciemment caché, qui libère la parole du sujet.

Respecter les trois niveaux, c'est honorer l'unité de la personne et respecter l'Incarnation.

Quand je reçois quelqu'un en psychothérapie, je lui dis que je ne donne « ni médicaments ni absolution », mais j'ajoute qu'il serait bon qu'il trouve un médecin pour donner les médicaments utiles et un père spirituel comme compagnon de route pendant l'épreuve de vérité que représente la psychothérapie. Même si le patient dit les mêmes choses au père spirituel et au médecin, il sera écouté de manière différente et il pourra mieux faire son unité.

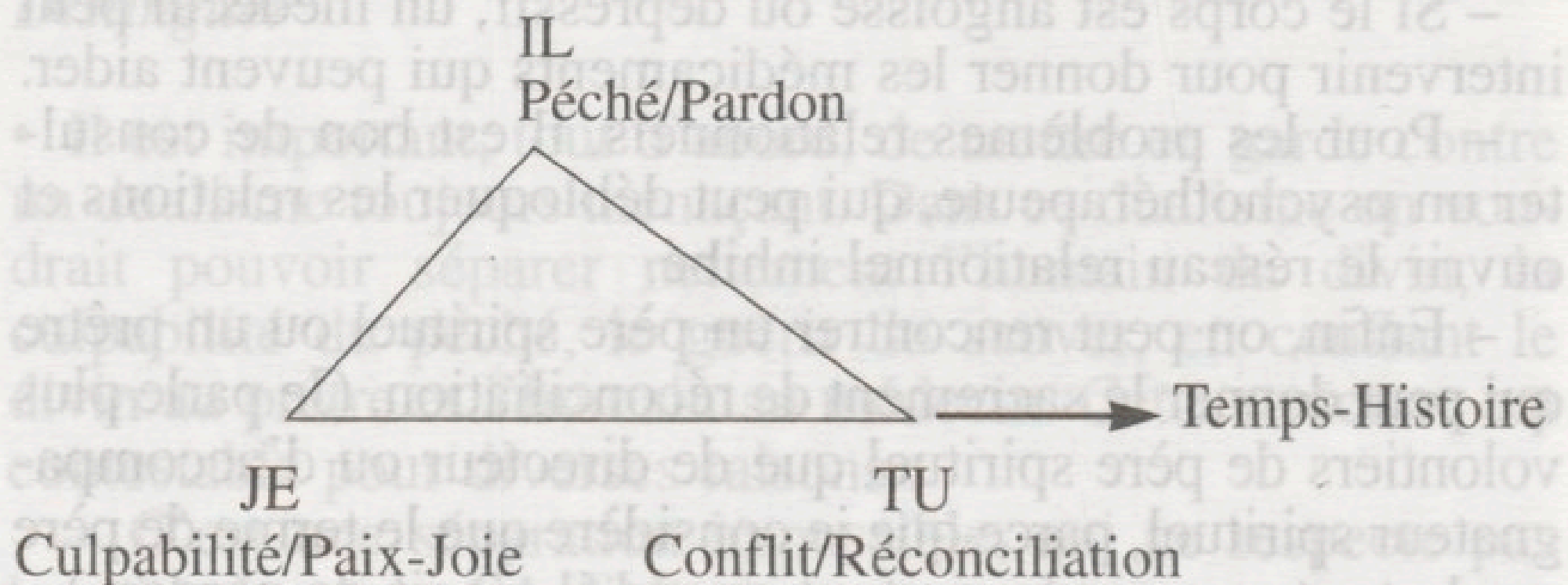
• Mais je pense qu'il faut aller encore plus loin, en adoptant une structure que l'on pourrait appeler « triangulaire, dynamique et historique ». Paul Ricœur évoque cette structure triangulaire en définissant ainsi l'éthique¹ :

1. P. RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éd. du Seuil, 1990, p. 202-211.

– c'est la visée d'une vie bonne : JE,

– avec et pour les autres : TU,

– dans des institutions justes : IL.



Trois intérêts à ce schéma :

– Le troisième terme, IL, est d'un autre ordre que les deux autres. Au niveau sacramentel, on pourrait dire qu'il est la Parole du Père qui propose son pardon à JE et à TU, à moi et à l'autre (avec lequel je suis en conflit). Ce troisième terme est transcendant, il interpelle les deux autres et les précède.

– Par ailleurs, JE n'a pas seulement à se réconcilier avec lui-même (et sa culpabilité) et avec l'autre (avec lequel il est en conflit), il se doit en outre d'entrer « en Pardon » avec l'autre, pour accueillir avec lui ce Pardon venu d'ailleurs. La Réconciliation, c'est l'acceptation d'entrer avec l'autre dans le Pardon que le Père propose et qui me concerne autant que l'autre, quelque offensé que je sois. Nous voyons donc que ces trois termes sont différents mais interdépendants. Le sujet ne peut se contenter de se réconcilier avec lui-même, ou avec l'autre ou encore avec Dieu seul. La démarche doit être globale : c'est une démarche avec l'autre vers le Dieu qui propose le Pardon.

– Dimension historique de l'homme : les dualistes voudraient dissocier l'humain du divin, au risque de détruire l'homme. On ne peut séparer le péché de son vécu de culpabilité et d'angoisse. On ne peut séparer « l'ivraie du bon grain ». Il faut prendre le temps de laisser grandir les deux, pour reconnaître le bon du mauvais et prendre les mesures nécessaires. Le péché se discerne surtout « aux

fruits portés » dans le temps... plus qu'à la culpabilité éprouvée ou à la gravité objective de la transgression. Et, pour discerner ces fruits, un père spirituel est utile et parfois nécessaire. Mais où trouver un accompagnateur (nous en reparlerons plus tard) ?

Pour mieux unir

La démarche de Foi se réalise dans une structure dialogale².

– Dieu propose une Parole, un Pardon,

– L'homme accueille cette proposition,

– et il se doit de répondre.

Ce dialogue correspond à l'Alliance, dont je parlerai souvent et que je me risque à définir ainsi : « C'est la relation vitale du sujet global, avec les autres et avec Dieu, qui rompt sa solitude, l'introduit dans un réseau relationnel et ouvre une histoire. »

- Dieu propose son Pardon.

Contentons-nous d'évoquer le père de l'enfant prodigue qui propose un pardon gratuit, sans exiger d'accusation précise, se limitant à dire, « il était perdu et il est retrouvé ».

L'Église continue à nous proposer ce pardon dans le sacrement.

- Comment l'homme peut-il accueillir ce pardon ?

C'est souvent par une ouverture douloureuse aux différents niveaux que nous avons décrits :

– au niveau biologique : accepter de reconnaître que l'on est malade, qu'il faut consulter et prendre des médicaments est une forme de démaîtrise, d'ouverture et d'aveu ;

2. L.-M. CHAUVET, *Symbole et Sacrement. Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Cogitatio fidei » 144, 1987, p. 285.

– accepter d'aller voir un psychothérapeute et de se remettre en question est souvent difficile, mais c'est une ascèse qu'il m'arrive fréquemment d'admirer ;

– reconnaître que l'on a besoin du Pardon de Dieu dans le sacrement, c'est se considérer comme pécheur, mais aussi comme fils bien-aimé d'un père toujours prêt à pardonner. Toutefois il faut se lever et aller rencontrer un prêtre, parfois difficile à trouver : « Oui je me lèverai et j'irai vers mon Père. »

Voilà donc trois types d'ouverture qui sont possibles pour accueillir le pardon. Le péché est peut-être cette absence d'ouverture, cette « autosuffisance » qui est refus de dépendre de quelqu'un, fût-ce d'un père qui nous aime.

Ces démarches d'ouverture me paraissent – pour ceux qui en ont besoin – un excellent critère d'humble accueil du pardon. Reconnaître qu'on a besoin d'un autre est un bon chemin pour creuser notre désir du pardon du Père.

L'ouverture étant faite, des entretiens peuvent réaliser une libération qui permet une meilleure réponse à l'appel de Dieu.

Au cours d'une psychothérapie, on peut remettre en question les images toutes faites qui risquent de gêner la réponse du sujet : en particulier les images d'un « Dieu tout-puissant » qui condamne, d'une Église qui rejette, de fautes impardonnables... Il s'agit là d'une restructuration de l'imaginaire du sujet qui facilitera sa réponse. La critique de notre imaginaire est un moment très important de notre libération personnelle.

Il convient aussi de cicatriser les blessures de l'enfance (si possible). Alors le sujet est plus apte à donner sa parole propre pour entrer en Alliance.

Répondre à la Parole de Dieu, c'est entrer dans son Alliance, son Amour, son Pardon.

• Comment l'homme peut-il répondre à l'invitation de Dieu ?

– Sa prise de parole lui donne accès avec les autres à la fête du Pardon « avec des sandales neuves... une belle

robe... pour déguster le veau gras ». C'est entrer de la sorte dans « l'Alliance nouvelle et éternelle ».

Répondre au Pardon, c'est entrer dans un monde nouveau.

– C'est aussi entrer dans une histoire nouvelle, qui permet de grandir sans cesse, au-delà de nos erreurs, de nos fautes, et de nos péchés. Sans pardon, toute erreur est source de rupture ; avec le pardon, il est toujours possible de grandir malgré nos limites. On peut même faire fructifier, sans désespoir, le seul talent reçu.

Le pardon proposé nous invite à grandir sans cesse, en humilité et en sainteté.

Dans un premier temps, nous avons distingué les différents niveaux qu'il convient de respecter chez le sujet, ainsi que sa dimension historique. Dans ce deuxième temps, nous venons de voir que c'est la prise de parole du sujet qui lui permet de faire son unité en entrant dans l'Alliance vitale qui lui est proposée.

Pratiquement lorsqu'une personne va voir trois intervenants (médecin-psychothérapeute-confesseur), il est capital qu'il n'y ait aucune communication entre eux, même et surtout s'il s'agit d'un adolescent. Parler « dans le dos » d'un sujet, de choses importantes qui le concernent, est infantilisant. C'est lui signifier qu'il ne peut pas comprendre ce qu'on aurait d'essentiel à lui dire et c'est l'empêcher de prendre sa parole. Les intervenants n'ont pas à faire un bilan dans le dos du sujet, mais c'est au sujet à faire sa synthèse unifiante.

Le « mot d'ordre » que je donne à mes patients est à peu près celui-ci : « Vous dites ce que vous voulez à qui vous voulez. Moi je ne dis rien à qui que ce soit, pas plus à la famille, qu'au médecin ou au père spirituel. »

C'est au sujet, grâce à son accompagnement, de faire l'unité de sa personne pour donner sa propre réponse à l'appel de Dieu.

« Tout homme est une histoire sacrée³. »

3. D. RIMAUD, *À force de colombe. Chants et poèmes*, Paris, Éd. du Cerf, 1994, p. 114-115. Poème mis en musique sous la cote A 219.

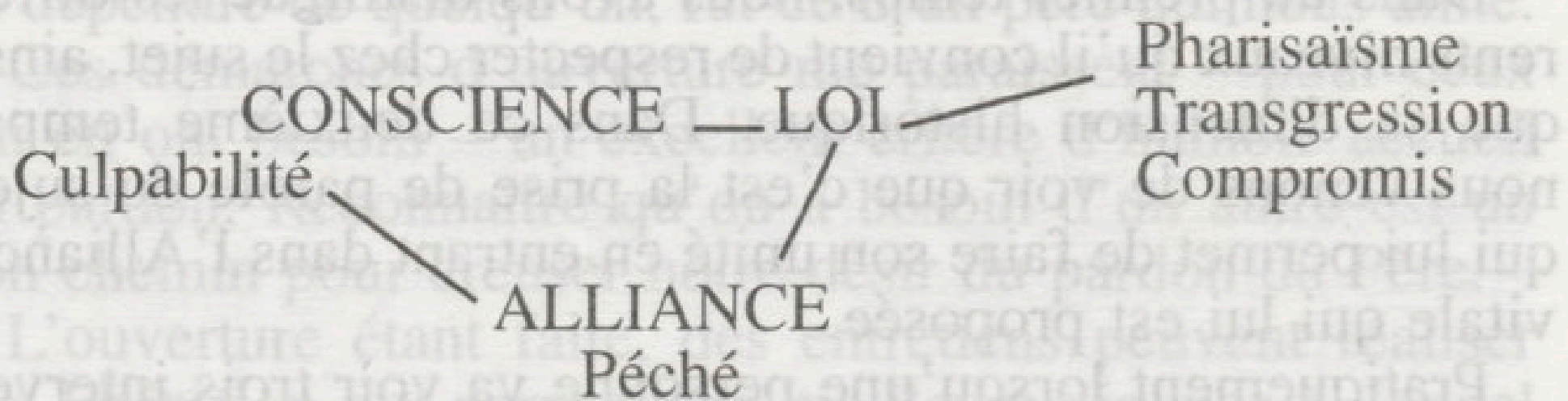
Le péché : culpabilité-transgression-alliance

Distinguer

Pour discerner le péché, on se réfère habituellement à un pôle subjectif, la conscience, et à un pôle objectif, la Loi.

La conscience peut être source de culpabilité, et la loi conditionne la transgression et le compromis.

Comment distinguer d'une part culpabilité et péché, et d'autre part, transgression et péché ?



• Culpabilité et péché

On peut se sentir coupable pour un acte qui n'altère pas l'Alliance avec Dieu et n'est donc pas un péché ; et on peut avoir bonne conscience face à un acte qui manifestement altère la relation à Dieu et aux hommes.

– Les « scrupuleux » se sentent coupables d'actes qui viennent perturber leurs besoins obsessionnels de sécurité intérieure, sans forcément remettre en question leur relation à Dieu. Mais beaucoup d'actes religieux risquent d'être pris dans un rituel obsessionnel, ce qui leur ferait perdre beaucoup de leur sens.

– Les « pervers » au contraire posent des actes qui blessent l'Alliance, tout en affichant une superbe indifférence.

Dans leurs excès, les deux relèvent plus du médecin que du prêtre ; mais scrupuleux et pervers ont assez de liberté pour pécher, même si le vécu de ce péché est profondément perturbé. D'ailleurs qui a refusé un jour de confesser un scrupuleux ?

C'est dans ces cas qu'il faudrait trouver des pères spirituels bien formés pour accueillir ces personnes.

En dehors de ces cas extrêmes, nous avons tous à domestiquer notre culpabilité, pour qu'elle nous alerte sur notre véritable péché, discerné dans le temps. Que notre culpabilité soit l'alarme de notre péché. Mais il faut beaucoup de temps pour que l'on puisse préciser notre péché et éduquer notre culpabilité à le manifester.

La culpabilité n'est pas péché, mais elle devrait servir à le détecter.

- **Transgression et péché**

On se plaît à rappeler que Jésus a transgressé la loi sacrée du sabbat, sans pécher bien sûr, puisque c'était pour servir l'Alliance, pour servir ses frères malades ou possédés. On peut donc transgresser la loi sans pécher et parfois même il est nécessaire de le faire... car l'Alliance est première. Toutefois, il demeure que la loi nous indique le meilleur moyen de demeurer dans l'Alliance, et dénonce tout ce qui risque de la rompre. Le plus souvent la transgression oriente vers le péché, sans s'y confondre.

Il nous faut donc distinguer culpabilité et transgression du péché, mais alors comment les unir ?

Pour mieux unir

Au niveau éthique, on peut dire que conscience et loi sont au service de l'Alliance. Elles nous guident pour nous faire demeurer dans cette Alliance qui nous fait vivre. Culpabilité et transgression ont donc quelque chose à voir avec le vécu personnel du péché.

- **Transgression**

On peut être soumis à la loi sans se risquer en Alliance : c'est le problème des Pharisiens dans l'Évangile. Les Pharisiens n'ont pas besoin de pardon, et mettent la loi au service de leur autosuffisance. Le publicain a besoin de pardon et il part justifié. Par ailleurs, on peut transgresser

en cherchant Dieu. La transgression saine (ou le compromis dont il faudrait aussi parler) exige que l'on ait une grande confiance dans l'Alliance et dans le pardon, et c'est au nom de cette confiance dans le pardon que l'on peut risquer une transgression par amour.

La bonne transgression est signe de confiance dans l'Alliance.

• Culpabilité

Elle est là pour dénoncer le péché qu'on voudrait oublier ou qui risquerait de passer inaperçu. Culpabilité et transgression ne se confondent pas avec le mystère du péché, mais elles en sont les signes vécus par le sujet.

Le pardon

L'homme pécheur est aussi pardonné. Que peut-on dire de ce pardon ?

Distinguer

Le pardon n'est pas une thérapeutique divine de déculpabilisation et de réparation du passé. Il est d'un autre ordre. Le P. Joseph Thomas dit clairement cette distinction :

« On a entretenu trop longtemps, dans la catéchèse et la prédication, la fausse évidence qu'il y avait d'abord le péché, puis la conscience du péché, ensuite le repentir et enfin, au terme, la demande du pardon. Quand cette séquence ne comportait pas, en outre, l'idée anti-évangélique qu'il fallait, au préalable, se rendre digne du pardon et expier d'abord pour pouvoir le mériter. D'abord le péché puis le pardon. Cela semble évident. C'est le contraire qui est vrai. Seul le pardon révèle le péché⁴. »

4. J. THOMAS, « J'étais pécheur... », *Christus*, n° 97, janvier 1978, p. 39-49, ici p. 40.

Il convient donc de bien distinguer le processus psychologisant, et la démarche de foi. Le pardon vient d'ailleurs, c'est une proposition gratuite qui nous est faite, il précède et révèle le péché. « Le péché n'est reconnu comme péché, dit encore J. Thomas, qu'à la lumière du pardon ». Ce que l'homme laissé à lui-même peut, plus ou moins reconnaître en lui, ce sont des fautes, des erreurs, des crimes même. Mais pour que le péché lui apparaisse comme son propre refus de Dieu il doit d'abord faire la rencontre du pardon : « Seul se repent celui qui a déjà trouvé le Dieu qui fait grâce » (K. Barth ⁵) ».

On ne peut dissocier péché de pardon, de même qu'on ne peut séparer Mort et Résurrection. Ainsi l'on peut dire que, s'il n'y a pas de péché sans pardon, dans l'Évangile, inversement, il n'y a pas de conscience du péché sans le pardon qui le précède et le révèle. Pas de péché sans pardon : mais c'est le pardon qui révèle le péché.

Dans certains groupes « chaleureux », on semble confondre pardon, réconciliation et guérison. Il ne s'agit pas de nier la qualité de ces expériences, mais plutôt de les analyser pour les comprendre. Il y a une véritable paix à être pardonné, et cette paix pénètre les trois niveaux dont nous avons parlé ; c'est la paix du cœur, la paix des relations et aussi la paix du corps (qui parfois peut en être guéri). « Rends-moi la joie d'être sauvé » (Ps 51). Le pardon n'est pas le traitement adéquat du corps malade ou de la conscience blessée, mais il invite le sujet tout entier à une vie nouvelle qui restructure tout l'équilibre de sa personnalité. La guérison et la déculpabilisation ne sont que des retombées heureuses d'un changement de monde ainsi que de tout l'être. Je suis invité à la fête et tout mon être en est modifié.

Pour mieux unir

Le pardon n'est pas une thérapeutique, mais il est un monde nouveau qui peut guérir, apaiser ou transfigurer nos

5. *Id.*, p. 41.

blessures. Au cœur du pardon, notre maladie peut prendre un autre sens, nos angoisses, nos conflits, nos limites de même. Elles ne sont pas changées, elles sont *transfigurées*.

Tout le monde est invité à la fête : les amis, les ennemis, les indifférents, et ce monde du pardon est le lieu favorable à toutes les réconciliations : avec soi, avec les autres, avec la société, avec l'Église, et avec Dieu.

Pris dans la miséricorde de Dieu, nous sommes transfigurés, et toute notre personne est unifiée, dans la pauvreté de nos limites, de nos maladies et de nos péchés.

Distinguer pour mieux unir

Nous avons essayé de le faire en étudiant l'homme, le péché et le pardon. L'équilibre de la formule est intéressant car il évite deux extrêmes : la Confusion, qui refuse les distinctions et l'Éclatement qui ne se préoccupe pas de l'unité.

La confusion est une tentation de notre temps : on confond les trois niveaux de l'homme, on identifie culpabilité, transgression et péché, on demande au pardon de tout guérir. C'est un manque de réalisme. Dieu nous a confié la création, à nous de la gérer telle que nous la connaissons.

L'éclatement est l'autre forme de tentation de notre monde. L'homme devient alors un objet de techniques dont personne ne se soucie de faire l'unité. L'homme est un sujet capable de prendre une parole d'Alliance, qui lui confère son unité et peut donner sens à sa vie. Dans la Genèse, la Parole de Dieu a commencé par mettre de l'ordre dans le *tohu* et *bohu* en distinguant, en séparant : le haut du bas, le sec du mouillé, l'homme des animaux, la femme de l'homme, tout ceci pour leur permettre de prendre la parole qu'il leur a donnée. Il a distingué pour unir dans l'Alliance.

Distinguer : c'est le travail du médecin et des scientifiques, et il est nécessaire de le faire pour respecter la réalité de l'homme fait chair et temps.

Unir : c'est l'œuvre de l'Alliance vitale basée sur une prise de parole personnelle, grâce à une parole reçue.

COMMENT ARTICULER PSYCHOTHÉRAPIE ET SACREMENT, PSYCHOLOGIE ET FOI ?

Les sciences humaines n'ont trouvé leur autonomie que récemment dans l'histoire de l'humanité. Très superficiellement et trop rapidement, nous pouvons identifier quelques étapes dans leur rapport avec la foi :

Du temps de Galilée, la vérité était détenue par l'Église, interprète de la Bible, et la science n'avait qu'à se soumettre. Galilée a été condamné et G. Bruno brûlé...

Avec les « maîtres du soupçon » (Freud, Marx...), la religion, au nom de la science et de la raison, devient une « illusion », ou « l'opium du peuple ». La vérité passe du côté de la science.

Progressivement, on va séparer science et religion au nom de la sécularisation et de la laïcité. La science démontre un certain type de vérité et la religion devient opinion privée. Science et religion évoluent en parallèle, selon leur logique propre, sans se rencontrer vraiment.

Actuellement, il y a un respect mutuel et un dialogue réel entre science et foi. Les psychologues interviennent fréquemment, j'en suis témoin, dans les séminaires et couvents pour aider des personnalités fragiles à vivre, et faciliter quelques discernements. Par ailleurs, on voit des gynécologues, non croyants, organiser des consultations qui permettent de répondre aux problèmes religieux que certaines clientes peuvent se poser.

Dans cette période de dialogue, comment donc articuler psychologie et foi ?

Pour reprendre rapidement ce que j'ai dit de ma pratique, je pense qu'il est important de respecter la globalité du sujet en lui proposant trois intervenants (si c'est nécessaire, évidemment. On peut faire son salut sans psychothérapie) qui demeurent totalement indépendants. C'est au sujet accompagné de faire l'unité de ces entretiens divers, pour retrouver son identité et prendre sa parole propre.

Mais il reste bien d'autres choses à entreprendre. En voici quatre qui me tiennent à cœur :

Faire vivre des lieux de rencontre

Faire vivre ou inventer des lieux de rencontre, de dialogue et de confiance (Aumôneries-Groupes de jeunes etc.).

Quand je fais des sessions dans les séminaires, le plus souvent les séminaristes manifestent leur joie d'être là : « Même si je ne reste pas, je suis très heureux de faire cette expérience. On fait un bon groupe, on travaille sérieusement, et on est en confiance avec les pères et les professeurs. Avant je n'avais jamais connu cela. »

Dans un monde où les pères sont absents ou tournés en dérision, les jeunes ont besoin de lieux de confiance où ils puissent éventuellement trouver un accompagnateur. Sans cette expérience de confiance, il est bien difficile de parler de pardon.

Accompagner

Dans le diocèse, j'anime deux ateliers sur l'accompagnement, car je crois que « dans un monde sans références, il faut des référents », c'est-à-dire des personnes à qui l'on puisse parler « en vérité » et avec qui il soit possible de faire un bout de chemin pour s'orienter ou se réorienter.

Prêtres et religieuses sont souvent trop peu nombreux et trop occupés pour assurer ce service ; il serait donc souhaitable que tout chrétien puisse assurer cet accompagnement, non seulement auprès des malades et mourants mais encore auprès des adolescents, des jeunes foyers, des divorcés, etc.

Cet accompagnement exige une formation. Il serait présomptueux et dangereux de se lancer dans un accompagnement sans préparation et sans supervision. De plus, quand on accompagne, on s'inscrit dans un réseau

complexe qui demanderait à être structuré et formé (aumôneries, médecins, prêtres, parents d'élèves, éducateurs...). Dans chaque ville on devrait pouvoir constituer une liste de personnes formées capables d'accueillir et d'accompagner des personnes en difficulté. Un professeur devrait pouvoir indiquer à un élève qui a des problèmes : « Tu pourrais aller voir tel médecin, ou tel prêtre, ou tel couple pour parler librement... ».

Accompagner, c'est encore permettre de restaurer une image du père, qui donne la parole et peut pardonner.

Former des chrétiens à l'accompagnement est un besoin de notre Église et une bonne initiation au pardon.

Importance du ministre dans le sacrement

Le prêtre *avec* les chrétiens est pécheur et a besoin de pardon, mais *pour* les chrétiens, il est témoin du pardon de Dieu et de l'Église.

Le ministre signifie que le pardon proposé vient bien de Dieu. Il en a besoin comme le pénitent, mais il est envoyé par l'Église pour témoigner de ce don premier. Il n'est pas là pour condamner, ni pour culpabiliser ou déculpabiliser, mais pour annoncer et proposer le pardon de Dieu. Le ministre est le lieu de l'ouverture à Dieu. Dans les aumôneries des hôpitaux, des questions se posent aux membres de l'équipe qui ne sont pas prêtre, car ils ont la confiance des malades, reçoivent leur aveu au nom de l'Église (puisque'ils sont envoyés), mais ne peuvent donner l'absolution. Il y aurait certainement un travail de clarification à faire, mais je ne pense pas que l'on puisse faire l'économie du ministre qui signifie la dimension transcendante du pardon du Père.

« La joie d'être sauvé »

La « confession » est encore ressentie comme triste, ennuyeuse et inefficace. Certaines célébrations péniten-

tielles restaurent une certaine joie d'être sauvés. Il serait important que les chrétiens retrouvent cette joie du salut. Mais pour se sentir sauvé, il faut se reconnaître pécheur et c'est ce que nous n'acceptons guère. Et nous retrouvons ce que nous avançons plus haut : c'est le pardon qui révèle le péché. Sans accueil de la révélation, le péché perd son sens ainsi que le salut. Comment se réjouir d'être libéré d'un péril qu'on ignore ? Si les hommes se reconnaissaient pécheurs, ils retrouveraient peut-être la joie chrétienne d'être sauvés et ils pourraient rentrer ensemble, « fils prodigues, fidèles, ou indifférents », dans la joie gratuite que nous réserve le père. Notre monde est triste de ne pas se reconnaître pécheur.

« L'Église est responsable de toute la joie du monde ⁶. »

QUELQUES SUGGESTIONS POUR LES PÈRES SPIRITUELS

Voici quelques orientations que je me permets de donner aux pères spirituels qui accompagnent des personnes qui sont en psychothérapie.

– Il me paraît important *d'accueillir* ces personnes, car elles ont besoin de trouver un sens à leurs difficultés devant Dieu. Les problèmes psychologiques sont une forme de pauvreté mal reconnue et souvent méprisée. Et je pense que les chrétiens se doivent de les prendre en considération, pour les accompagner.

– Quand une personne est en psychothérapie, il serait bon de *valoriser* sa démarche :

- c'est en effet une ouverture difficile et douloureuse, que de se remettre en question en profondeur ; de plus cette ouverture présente une analogie certaine

6. G. BERNANOS, *Journal d'un curé de campagne*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1046.

avec l'accompagnement spirituel et l'ouverture à Dieu ;

- un père spirituel peut prendre des nouvelles de la psychothérapie au niveau du vécu global et même du contenu... mais sans insister, bien entendu, si le dirigé n'est pas prêt à en parler ;
- il n'est probablement pas inutile de préciser que l'on ne doit avoir aucune relation avec le médecin.

– Le fait qu'une personne fragile soit en psychothérapie devrait *libérer* les interventions du père spirituel. Avec des dirigés qui ont des difficultés et qui ne sont pas suivis médicalement, on peut redouter de blesser ou de susciter des angoisses inutiles, mais lorsqu'ils sont accompagnés psychologiquement, on peut intervenir plus librement, en espérant que l'angoisse soit « époncée » par la psychothérapie.

– Dans des cas particulièrement difficiles, il est intéressant de se faire *superviser* par un confrère « chevronné » ou par un psychologue qui comprenne et respecte la dimension religieuse. Il convient bien entendu de faire très attention aux problèmes de discrétion et de secret (professionnel et sacramental).

CONCLUSIONS :

COÏNCIDENCES ET DIVERGENCES

Coïncidences

Au niveau fondamental que j'ai choisi d'aborder, on se rend compte que psychothérapie et foi concernent, toutes deux, essentiellement l'Alliance. C'est la même Alliance qui intéresse le sujet lui-même, les autres et Dieu. Ne lit-on pas dans l'Évangile : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu » ? Il s'agit de voir comment la parole prise par le sujet peut accueillir et faire vivre l'Alliance reçue de Dieu.

Divergences

Dans le sacrement, la Parole de pardon vient de Dieu, le ministre en est témoin. Tandis que dans la thérapie le médecin est là pour libérer la parole du patient et lui permettre de donner une parole responsable. Le psychothérapeute est témoin d'une parole et non du pardon de Dieu. Le prêtre, comme le père de la parabole, est sur la colline où il prépare la fête ; et le médecin est avec le fils prodigue pour lui parler et lui permettre de dire : « oui, je me lèverai et j'irai vers mon père. »

Que psychologie et foi poursuivent leur dialogue et leurs pratiques communes pour s'enrichir réciproquement !

Robert NEAU.